

LA FEMME MYSTÉRIEUSE

PROLOGUE

L'HOTEL DE FRANCE, A BLOIS.

Le 3 novembre 1823, entre six et sept heures du soir, il y avait grande foule et grand tapage aux abords du principal hôtel de la ville de Blois, l'hôtel de France. Des fanfares de cors, mêlées aux aboiements des chiens et aux cris joyeux des chasseurs, retentissaient de tous côtés. Une bande de cavaliers, en costume de chasse, le fusil en bandoulière, venait de faire irruption dans la cour de l'hôtel, escortant une voiture toute pleine de gibier et illuminée aux quatre coins par des torches de résine enflammée. C'était un vacarme à ne plus s'entendre ; les hommes criaient ; les chiens aboyaient ; les chevaux piaffaient et hennissaient ; et les claquements de fouet des cavaliers scandaient énergiquement l'harmonie sauvage d'un pareil concert.

L'hôte et sa femme étaient accourus à la tête d'une partie de leur monde ; mais tous, maîtres et gens, également halebauts et ahuris, étaient dans un embarras bien manifeste pour satisfaire aux appels multipliés dont ils étaient simultanément assaillis. En ce moment le tumulte s'accrut encore par suite d'un incident qui faillit même dégénérer en catastrophe.

Une berline de poste, attelée de quatre chevaux et conduite par deux postillons, venait de s'arrêter à la porte de l'hôtel pour relayer. Déjà les valets d'écurie s'approchaient pour dételier les chevaux, lorsque l'un de ces animaux, effrayé sans doute par la lueur des torches et par les sonneries des cors, se mit à se cabrer. Ce que voyant, ses compagnons, animés d'un fâcheux esprit d'imitation, se livrèrent incontinent à des cabrioles insensées.

En vain les postillons, non moins prodigues de jurons que de coups de fouet, essayèrent de les faire rentrer dans l'ordre. Le feu jaillissait sur les fers de leur sabots, et la berline, secouée comme un navire en détresse, semblait devoir à chaque instant être renversée et brisée sur les pavés inégaux et raboteux de la ville de Blois. Il y eut même un moment où l'un des chevaux ayant rompu ses traits, le postillon qui le montait vida les étriers et se trouva lancé par terre.

Un cri perçant retentit dans l'intérieur du véhicule. On accourut de tous côtés, les uns pour se jeter à la tête des chevaux, les autres pour relever et secourir le malheureux postillon, d'autres enfin pour offrir leur assistance aux personnes qui se trouvaient dans la berline.

Vérification faite, le postillon n'avait pas été blessé et devait en être quitte pour quelques contusions ; d'un autre côté, les chevaux ayant pu être maîtrisés la portière de la berline s'ouvrit, et l'on vit apparaître sur le marchepied un homme d'assez haute taille, maigre, sec, aux cheveux blanchissants, au visage pâle et inquiet, mais plein de noblesse et de dignité ; cet homme, qui pouvait bien avoir de quarante à quarante-cinq ans, tenait dans ses bras une très-jeune femme vêtue de deuil et complètement évanouie.

Avec l'aide de l'hôte et de l'hôtesse, la jeune voyageuse fut transportée incontinent dans l'intérieur de l'hôtel, où, grâce aux soins qu'on lui donna, elle ne tarda pas à reprendre ses sens. Un médecin, qu'on avait été chercher en toute hâte arriva bientôt, et, après un examen attentif, déclara que, suivant toute apparence, la crise nerveuse éprouvée par la personne qu'on lui présentait n'aurait point de suite fâcheuse.

Ce n'était là qu'un simple évanouissement, causé par une frayeur bien concevable, d'après ce qui s'était passé. La voyageuse, elle-même, une jolie brune de quinze à seize ans à peine,

à la taille svelte et élancée, à la physionomie toute virginale, ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque convulsion de son évanouissement, depuis qu'elle avait appris que le postillon était sain et sauf. Le médecin ajouta qu'il ne doutait pas que, le lendemain même sa cliente improvisée ne fût en état de poursuivre sa route, surtout si elle pouvait passer une bonne nuit et reposer d'un sommeil tranquille. A cet effet il se borna à prescrire une potion calmante et légèrement narcotique.

Le voyageur qui accompagnait la jolie brune en deuil et semblait veiller sur elle avec une sollicitude toute paternelle, ayant témoigné quelque désappointement de ce contre-temps, sa compagne lui dit à mi-voix et d'un ton plein d'affectueuse soumission :

— Je me sens assez forte à présent pour me remettre en route ; je ne veux pas, dans un pareil jour, vous causer la moindre contrariété, veuillez donc donner ordre qu'on prépare les chevaux.

— Je n'en ferai rien, ma chère enfant, répondit-on, vous oubliez que nous avons une quinzaine de lieues devant nous avant d'être rendus à notre destination. Votre santé est encore trop chancelante, surtout après la nouvelle secousse que vous venez d'éprouver, pour tenter de la compromettre par pure complaisance pour moi. Si vous refusez (ajoutait-on en souriant doucement et en se tournant du côté du médecin) d'obéir à la Faculté, dont monsieur est le représentant auprès de vous, vous savez du moins qu'à présent j'ai droit de parler en maître. Permettez donc que j'en use. Nous passerons la nuit dans cet hôtel.

— Je vous remercie, monsieur, reprit le médecin, de l'assistance que vous voulez bien me prêter. C'est dans l'intérêt de mademoiselle votre fille.

— Mademoiselle est ma femme, répondit non sans quelque vivacité le voyageur en question, dont une légère rougeur empourpra les joues pâles.

— Pardon, monsieur, j'ignorais... et d'ailleurs madame est si jeune !

— Oh ! repartit le voyageur avec une expression de physionomie qui n'était pas exempte de mélancolie, vous n'avez nullement à vous excuser, monsieur, car madame est bien jeune en effet et pourrait très-bien être ma fille.

— Vous devriez ajouter, mon ami, fit à son tour la jeune femme, que c'est depuis quelques heures seulement que je puis revendiquer ce titre auguste de madame, et que j'en suis à la fois heureuse et fière.

En parlant ainsi, elle tendit à son compagnon de voyage une jolie petite main finement gantée que celui-ci serra tendrement dans la sienne.

Le médecin, en homme bien appris, ne jugea pas devoir troubler plus longtemps par sa présence un lever de lune de miel qu'il n'avait nullement soupçonné. Il se retira donc, non sans avoir demandé la permission de revenir le lendemain matin savoir des nouvelles de la jeune voyageuse, avant qu'elle se remit en route, ce qui lui fut gracieusement octroyé.

Dès qu'il se fut retiré, la maîtresse de l'hôtel, une toute-jeune femme également fort avenante et de physionomie fort agréable, commença à s'excuser de son mieux de ne pouvoir offrir à des voyageurs venus en poste à quatre chevaux, dans une berline armoriée et avec plusieurs domestiques, qu'une hospitalité bien peu digne de leur rang et de leur fortune. En effet, en se mettant en route un 3 novembre, ils avaient oublié sans doute que ce jour-là est celui de la fête patronale du grand saint Hubert, jour solennel pour tous ceux qui cultivent en France l'art cynégétique. Les environs de Blois sont réputés depuis bien longtemps, on ne l'ignore pas, comme l'une des contrées les plus giboyeuses de notre pays. Il ne fallait donc pas s'étonner si tous les hôtels de la ville, et particulièrement l'hôtel de France, l'hôtel aristocratique par excellence, regorgeait de voyageurs, appartenant tous plus ou moins à la classe si intéressante des disciples de Nemrod en même temps qu'aux couches supérieures de la société.

Telle est la traduction, un peu libre peut-être, mais du moins